Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

30 | 2017
Varia

É

crire la magie dans l'antiquité

Philippe Matthey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/2528>

DOI : 10.4000/kernos.2528

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 338-342

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Philippe Matthey, « Écrire la magie dans l'antiquité », *Kernos* [En ligne], 30 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/2528> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.2528>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Kernos

É crire la magie dans l'antiquité

Philippe Matthey

RÉFÉRENCE

Magali DE HARO SANCHEZ (éd.), *Écrire la magie dans l'antiquité. Actes du colloque international (Liège, 13-15 octobre 2011)*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015. 1 vol. 16 × 24 cm, 360 p. + xv pl. (*Papyrologica Leodiensia*, 5). ISBN : 978-2-87562-065-1.

- 1 Cet ouvrage rassemble les interventions présentées lors du colloque *Écrire la magie dans l'Antiquité — Scrivere la magia nell'antichità* organisé par Magali de Haro Sanchez et Lucia Tissi à l'Université de Liège du 13 au 15 octobre 2011, sous le patronage du Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire de l'Université de Liège (CeDoPaL) et de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli » de l'Université de Florence. L'un des objectifs de cette rencontre était de réunir autour de la question différents spécialistes (égyptologues, assyriologues, papyrologues, épigraphistes, historiens de la médecine, etc.), afin de permettre la construction d'une vision globale de la problématique et de ne pas s'enfermer dans une étude trop technique des documents appartenant au corpus « magique » (p. 14).
- 2 Après un sommaire, une préface, et une introduction, trois tableaux proposent une concordance des documents étudiés au fil du volume réunissant 1) les papyrus et ostraca des *Papyri Magicae Graecae* de K. Preisendanz et H.D. Betz ; 2) les papyrus et tablettes du *Supplementum Magicum* de R.W. Daniel et F. Maltomini ; et 3) les objets qui ne figurent ni dans les PGM ni dans le *Suppl. Mag.* Ces précieux tableaux fournissent la concordance entre le numéro PGM/*Suppl. Mag.* de chaque document, ses noms usuels (édition, inventaire, autre corpus), sa date de copie ou de rédaction, sa provenance et son numéro d'identification dans trois bases de données (CeDoPaL, *Leuven Database of Ancient Books* et *Trismegistos*). Suivent seize études réparties en trois parties : « Écrire la magie : supports et mise en texte » ; « Écrire et transmettre la magie : genres et

traditions » ; et « Écrire et prononcer la magie : mise en contexte ». Le volume se clôt avec des notices bio-bibliographiques, les résumés français et anglais de chaque étude, une bibliographie générale, un index général, un index des noms propres, une liste des illustrations et quinze planches.

- 3 Les études de la première partie « Écrire la magie : supports et mise en texte » se concentrent tant sur les pratiques sribales et les documents matériels que sur le contenu des textes magiques en eux-mêmes. Dans « Un manuale di magia greco a Berlino : il Papyrus Berolinensis Inv. 5026 » (p. 35–40), A. Monte présente l'histoire du PGM II et deux modifications de lecture à apporter aux lignes 1–12 pour corriger une erreur due à la restauration du papyrus¹. Dans « Two Requests for a Dream Oracle, Two Different Kinds of Magical Handbooks » (p. 41–49), R. Martín Hernández propose une lecture comparée de deux rituels oraculaires adressés à Bès dans les PGM VII et VIII et provenant d'une source commune. Le PGM VIII offre une version plus complète du sortilège copiée sur un papyrus de moindre qualité, preuve que le souci de fidélité dans la transmission des savoirs « magiques » n'allait pas toujours de pair avec la volonté de fabriquer un objet de luxe. D. Minutoli, dans « Exempla di vari supporti scrittori contenenti testi magici provenienti da Antinópolis » (p. 50–67), fournit l'*editio princeps* de trois documents grecs des V^e–VI^e siècles découverts à Antinoé en Égypte : une amulette de protection inscrite sur papyrus, une lamelle d'envoûtement en plomb, et une écorce d'arbre difficile à déchiffrer qui constitue un *unicum* dans la documentation magique antique. A. Van der Kerchove, dans « Le Livre du grand traité initiatique (Deux livres de Iéou) : dessins et rites » (p. 109–120), s'intéresse de près aux rapports entre contenu et mise en page dans ce traité initiatique « gnostique » du IV^e siècle et riche en énoncés barbares, où les schémas dessinés par le scribe prennent peu à peu le pas sur le texte lui-même.
- 4 La deuxième rubrique, « Écrire et transmettre la magie : genres et traditions », aborde les questions controversées de l'adaptation de certains thèmes issus de traditions religieuses « classiques » dans la documentation « magique ». Dans « Ched à la chasse aux serpents : noms magiques d'ophidiens sur un groupe de cippes d'Horus de l'époque libyenne » (p. 123–136), S. Aufrère étudie sept stèles hiéroglyphiques figurant le dieu Ched à la poursuite d'animaux dangereux, dont des serpents porteurs de noms individuels². Avec « Écrits et écritures magiques dans les scènes de psychostasie du Livre des Morts égyptien » (p. 137–149), P. Koemoth pense que la scène de la pesée de l'âme du défunt aurait au départ été un rituel funéraire avant d'être « infiltré par la magie » et tronqué pour devenir une formule du *Livres des Morts*, ce qu'il interprète comme un « possible indice du déclin de la civilisation égyptienne » (p. 149, une vision de la magie comme marque de la décadence d'une culture qui semble un peu dépassée aujourd'hui). Dans « Manuali su papiro di *observationes* divinatorie e diffusione del sapere magico » (p. 173–185), S. Costanza s'intéresse à différents manuels de mantique (hiéroskopie, kéraunoscopie, etc.). Les stratégies déployées pour leur composition, similaires à celles des traités magiques, assuraient leur succès sur le marché du livre antique en permettant à tout un chacun d'accomplir le rituel désiré en suivant les instructions fournies par le texte. Dans « Agency, Performance and Recitation as Textual Tradition in Mesopotamia. An Akkadian Text of the Late Babylonian Period to Make a Woman Conceive » (p. 187–200), R. Couto-Ferreira propose une réflexion sur la « magie » dans le monde mésopotamien et analyse une tablette babylonienne tardive rédigée en akkadien présentant trois formules pour faciliter un accouchement. L'A.

souligne à quel point il est difficile de reconstruire la manière dont cette tablette était utilisée, la langue akkadienne n'étant plus censée être parlée à l'époque de sa rédaction : ces formules étaient-elle réellement récitées ou l'écriture était-elle censée avoir une efficacité autonome ? Enfin, dans « Sur la distinction entre médecine et magie dans les textes médicaux antiques (I^{er}-VI^e siècles) » (p. 201-223), P. Gaillard-Seux s'intéresse à la séparation opérée dans l'Antiquité entre médecines rationnelle et superstitieuse. Elle met en lumière l'attitude de différents auteurs classiques envers les pratiques relevant de la « sorcellerie » (*goðteia*) et l'emploi d'amulettes, mais souligne leur ambigüité face à l'efficacité qui était prêtée aux *physica*, ces « remèdes naturels » fonctionnant selon la théorie des sympathies et des antipathies.

- 5 La dernière partie, « Écrire et prononcer la magie : mise en contexte », réunit quatre études consacrées au rapport entre magie, parole et écriture (ou dessin). F. Graf passe en revue, dans « Magie et écriture : quelques réflexions » (p. 227-237), quatre procédés graphiques des papyrus magiques : les *figurae magicae* ou dessins de figures non-humaines, les *charaktères* ou signes magiques, les *nomina magica* sans aucun sens et enfin l'inscription de textes magiques n'étant pas destinés à être prononcés à haute voix. Il rappelle que l'usage de l'écriture ne relevait pas d'une fonction auxiliaire, ainsi que le prouvent les nombreuses tablettes d'envoûtement rituels (*tabulae defixionum*) contenant des métaphores appartenant aux mondes juridique, militaire ou policier. Selon lui, le succès de l'écriture de documents « magiques » reposait soit sur l'idée que les dieux savaient et devaient lire, soit sur la croyance en l'efficacité autonome des signes écrits. S. Crippa, dans « Les savoirs des voix magiques. Réflexion sur la catégorie de rite » (p. 239-250), revient sur la notion de rite oral et sur les *voces magicae*, ces séquences vocales si fréquentes dans les PGM, dont elle appelle à renouveler l'étude selon des approches autant phonétiques que linguistiques. M. Martin, dans « “Parler la langue des oiseaux” : les écritures “barbares” et mystérieuses des tablettes de défexion » (p. 251-265), présente un bref aperçu des différents procédés mis en œuvre dans les rituels d'envoûtement utilisant les *voces magicae* comme moyen d'approcher la langue des dieux, soit par assonances et allitérations, par jeux graphiques, ou encore par emprunts à des langues étrangères. Enfin, A. Zografou, avec « Les formules d'adjuration dans les Papyrus Grecs Magiques » (p. 267-280), mène une enquête minutieuse sur l'emploi du verbe (ἐξ)ὀρκίζειν (« exiger un serment ») dans l'institution du serment en Grèce antique. Il est réutilisé dans les formules d'adjuration des PGM d'époque tardive, qui ont la curieuse particularité de reprendre telle quelle la forme des serments antiques en omettant pourtant leur élément le plus « magique », à savoir la malédiction.
- 6 Dans l'introduction du volume, les organisatrices du colloque *Écrire la magie* rappellent que le renouveau des études sur la « magie » a permis de revoir la définition du concept lui-même (p. 10, n. 12)³, mais renoncent ensuite à approfondir la question de la définition (p. 14, n. 38). Il aurait pourtant été utile de rappeler brièvement que la catégorie de « magie » a essentiellement été utilisée, de l'Antiquité classique jusqu'à aujourd'hui, comme une catégorie polémique permettant de produire un discours d'exclusion et de stigmatisation d'un « Autre » perçu négativement⁴. Si le terme de μαγεία/magia était bel et bien présent dans le monde gréco-romain, le sens que lui donnaient les locuteurs anciens a sensiblement varié selon les contextes historiques et les intentions des auteurs⁵. À ce sujet, il convient de souligner les résultats de trois études d'*Écrire la magie* illustrant bien la difficulté qu'il y a à « détecter des

caractéristiques typologiques particulières à ces textes [magiques], qu'il est important de relever afin de faciliter l'identification d'un papyrus magique » (p. 15). Dans le premier, « Amulettes ou exercices scolaires : sur les difficultés de la catégorisation des papyrus chrétiens » (p. 69–83), M. de Haro Sanchez et N. Carlig posent la question de l'établissement d'une typologie précise qui permettrait de faire la distinction entre amulettes « magiques » et exercices scolaires issu de milieux chrétiens. Parmi les critères retenus pour identifier une amulette « magique » figurent ainsi la (petite) taille du document, la présence de traces d'utilisation (pliage), la mention d'une formule recopiée dans un texte biblique et/ou d'illustrations (*charaktères, figurae magicae*). Les auteurs recensent aussi les indices permettant de reconnaître les exercices scolaires, allant du type d'exercice qu'ils contiennent (copie de lettres de l'alphabet ou d'un texte littéraire), au type de support (de qualité souvent médiocre) et au dispositif de mise en page, jusqu'à la qualité de l'écriture. Les deux chercheurs concluent qu'il n'est pas aisé de classer strictement si les documents étudiés appartiennent à l'une ou l'autre catégorie (p. 83). Dans « Markedness and Unmarkedness in Coptic Magical Writing » (p. 85–108), T. Richter propose également d'établir un catalogue des « traits morphologiques » permettant aux scribes coptes de donner un aspect « magique » à un texte (« *magical markedness* »). Il analyse notamment le support d'écriture utilisé, le type d'encre, le style d'écriture, ainsi que la présence de dessins, de formules, de phrases ou l'utilisation d'une terminologie spécifique. L'A. conclut (p. 96) que ce type de recherche ne permet pas de faire apparaître clairement une catégorie de « magie ». L. Tissi, enfin, propose dans « L'innologia magica: per una puntualizzazione tassonomica » (p. 151–172) de remettre en question la taxonomie classique des « hymnes magiques » et de recenser les éléments textuels, linguistiques, métriques et propres à leur contenu qui permettraient d'établir (ou non) une distinction entre les hymnes « religieux » et ceux dits « magiques ». Si elle conclut que la catégorie des hymnes « magiques » présente des « traits phénotypiques particuliers » qui la différencierait à son avis de la catégorie « religieuse », elle reconnaît que la distinction entre les deux n'était certainement pas évidente aux yeux et aux oreilles des lecteurs et auditeurs antiques (p. 163).

- 7 *Écrire la magie* remplit donc sa mission en proposant un recueil d'études de qualité approchant la documentation dite « magique » dans toute sa diversité, tant au niveau du contenu que de l'aspect formel et du support matériel. La rigueur déployée dans la méthodologie papyrologique et épigraphique, notamment, permet à ce volume d'aboutir à des réflexions stimulantes et de fournir les prémisses d'une méthode d'analyse formelle permettant de proposer de nouvelles manières de cataloguer et d'étudier les critères (présence ou non de *charaktères* ou de *nomina magica*, type de support utilisé, etc.), sans pour autant qualifier trop vite un texte de « magique » plutôt que médical, scolaire, fictionnel ou religieux. Au contraire — c'est là l'une des conclusions les plus importantes que l'on peut tirer de la lecture de ces actes — les recherches papyrologiques permettent de démontrer que les rédacteurs et les copistes antiques n'opéraient pas, en règle générale, de différenciation nette entre une prescription médicale et un rituel de guérison iatromagique ou entre une amulette et un exercice scolaire.

NOTES

1. L'article est une version abrégée de « Considerazioni su PGM II 1-12 », *Archiv für Papyrusforschung* 57 (2011), p. 55-61.
 2. L'article est une version abrégée de « Serpents, magie et hiéroglyphes. Étude sur les noms d'ophidiens d'un ensemble de cippes d'Horus de Thèbes et d'ailleurs (Époque libyenne) », *Égypte Nilotique et Méditerranéenne* 6 (2013), p. 93-122.
 3. On peut également se référer à R. STYERS, *Making Magic: Religion, Magic, and Science in the Modern World*, Oxford, 2014 et B.-C. OTTO, M. STAUSBERG, *Defining Magic: A Reader*, London/New York, 2014.
 4. Voir notamment l'article fondateur de J.Z. SMITH, « Trading Places », in M. MEYER, P. MIRECKI (éd.), *Ancient Magic and Ritual Power*, Leiden, 1995, p. 13-27 [réédité depuis dans *Relating Religion. Essays in the Study of Religion*, Chicago, 2004, p. 215-229], ainsi que B.-C. OTTO, « Towards Historicizing "Magic" in Antiquity », *Numen* 60 (2013), p. 308-347.
 5. Dans l'Antiquité, les auteurs du corpus connu sous le nom de *papyri magiques* sont les seuls à utiliser le terme de « magie » pour se construire une identité positive, dans ce que B.-C. Otto (*ibid.*, p. 314-315 ; p. 326-327 ; p. 332) appelle un « discours d'inclusion ». Mais ce que les auteurs de ce corpus disparate entendent précisément par « magie » reste difficile à identifier.
-

AUTEURS

PHILIPPE MATTHEY

Université de Genève / Université de Liège